FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018

DOSSIER DE PRESSE

ARTS PLASTIQUES / PERFORMANCE

Service presse :
Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS
47e édition

Cette édition est dédiée à la mémoire de Pierre Bergé, dont l'engagement auprès des artistes et de la création continue de nous guider.

Affirmer la diversité des êtres, le refus des frontières, l'appel de l'ailleurs, de l'inconnu et de l'étranger, voilà ce qui a guidé cette 47e édition du Festival d'Automne à Paris. International, pluridisciplinaire, curieux de nouveautés, tels sont les éléments qui composent notre trajectoire, celle d'un festival qui affirme son soutien à la création en France et dans le monde.

Pour cette nouvelle édition, nous vous invitons à une promenade dans quarante-cinq lieux parisiens et franciliens. Aux côtés de nos partenaires, nous produisons, coproduisons, accueillons une soixantaine d'artistes venus d'Europe et au-delà (Japon, Brésil, Égypte, Liban, Maroc…). Ensemble, nous irons de centres d'art en théâtres, de salles de concerts en lieux patrimoniaux, en passant par l'espace public avec un *Slow Walk* participatif. Aux Beaux-Arts de Paris, l'artiste plasticienne Nairy Baghramian présentera pour la première fois en France son travail avec la série *Maintainers.*

Cette année, deux nouveaux Portraits viennent s'ajouter aux monographies lancées en 2012.
Le premier, consacré à la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaeker, prend une ampleur exceptionnelle avec plus de onze pièces – de 1982 à aujourd'hui – présentées dans vingt lieux partenaires et un grand week-end initié par le CND Centre national de la danse et dédié à la transmission avec une série d'ateliers, de projections et de solos. Ce sont trente-cinq années de création que le public pourra voir ou revoir, et que les plus jeunes pourront découvrir.
Le second Portrait est dédié à la musique de Claude Vivier, compositeur canadien (1948-1983) dont c'est la première monographie en France ; il fut l'un des disciples de Karlheinz Stockhausen, proche aussi de Gérard Grisey, il voyagea dans toute l'Asie, et composa une cinquantaine d'œuvres. Ce Portrait est construit en cinq programmes dont *Kopernikus, un rituel de mort*, pour lequel il a lui-même écrit le livret, et que Peter Sellars met aujourd'hui en scène.

Nous vous proposons aussi de découvrir de nouvelles générations, venues des quatre coins du monde, qui savent brouiller les pistes et les repères. Ainsi d'Hideto Iwaï, qui va créer son premier spectacle en français, inspiré de la vie de participants – professionnels et amateurs – rencontrés à Gennevilliers, ou d'Alexander Zeldin, dont la pièce *LOVE* interpénètre champ théâtral et champ social.

Vous retrouverez également des artistes français auxquels nous sommes fidèles : Sylvain Creuzevault (depuis 2006), Pierre-Yves Macé (depuis 2012), Noé Soulier (depuis 2013), Julien Gosselin (depuis 2014). D'autres jeunes artistes sont invités pour la première fois au Festival : Laetitia Dosch, Émilie Rousset, Géraldine Martineau, Marion Siéfert…
Enfin, nous invitons plusieurs artistes venus du Japon – pays avec lequel le Festival entretient des échanges et développe des relations depuis quarante ans. Parmi eux, des légendes vivantes du *kabuki*, trois générations de grands maîtres du *kyôgen*, l'incontournable Saburo Teshigawara et de jeunes metteurs en scène tels que Toshiki Okada, Kurô Tanino et Takahiro Fujita.

En lien étroit avec les artistes invités, nous développons de nombreuses initiatives en direction de tous les publics dans une perpétuelle volonté d'ouverture et de transmission. Aussi, chaque année, nous intervenons auprès de milliers d'élèves pour qu'ils découvrent d'autres cultures et les arts contemporains.

Je tiens ici à remercier l'équipe du Festival pour son engagement, le Ministère de la Culture, la Mairie de Paris, la Région Île-de-France ainsi que notre grand mécène la Fondation Pierre Bergé – Yves Saint Laurent et l'ensemble des membres de l'association des Amis du Festival d'Automne à Paris, sans lesquels rien ne serait possible.

Emmanuel Demarcy-Mota
Directeur général

SOMMAIRE

ARTS PLASTIQUES / PERFORMANCES

6-9 | Nairy Baghramian
Beaux-Arts de Paris – 13 octobre au 6 janvier

10-15 | Tomás Saraceno
Arachno-concerts
Palais de Tokyo – 26 octobre, 23 novembre et 14 décembre

16-19 | Walid Raad
Les Louvres and/or Kicking the Dead
Le CENTQUATRE-PARIS – 10 au 17 novembre 2018

Nairy Baghramian © Oliver Jacke

NAIRY BAGHRAMIAN

Production Festival d'Automne à Paris
Courtesy Nairy Baghramian et galerie Marian Goodman
En collaboration avec les Beaux-Arts de Paris
Avec le soutien de King's Fountain et de Sylvie Winckler

La pratique de Nairy Baghramian trouve sa source dans le désir de relier des problématiques d'ordre formel à une recherche sur la question du fond. Questionnant la sculpture traditionnelle, elle s'intéresse aux réalités institutionnelles, au monde socio-politique et aux précédents dans l'histoire de l'art, de l'architecture, du théâtre et de la danse.
Nairy Baghramian bouscule les frontières entre sculptures et moules, objet et sens, force et fragilité, organique et mécanique. Dans son travail, ce qui frappe au premier regard est une certaine sensualité des formes, parfois soulignées par de subtils jeux chromatiques. Elles semblent souvent instables, cherchent leur point d'équilibre tout en assumant leur propre fragilité. Sa nouvelle série *Maintainers* comprend trois éléments indépendants : des moules en aluminium brut, des formes de cire colorées et des barres de laque vernies. Disposés au sein de l'espace d'exposition dans une composition d'allure disparate, ces éléments à l'inhérent potentiel d'interdépendance et à la visible corrélation entrent en résonance. Les formes des pavés abstraits faits de cire défient le vocabulaire de la modernité. Leur matérialité témoigne de leur soumission à une finalité utilitaire : ils n'existent qu'afin de protéger leurs homologues en aluminium, lesquels pourraient tout aussi bien les dévorer progressivement au fil du temps.

BEAUX-ARTS DE PARIS
Samedi 13 octobre au dimanche 6 janvier
Mardi au dimanche 13h à 19h, fermé le lundi
––––––
4€ et 7,50€ / Gratuit pour les abonnés du Festival sur présentation de leur carte ou sous conditions

Contacts presse :
Festival d'Automne à Paris
Christine Delterme, Lucie Beraha
01 53 45 17 13
Beaux-Arts de Paris
Opus 64 : Valérie Samuel, Aurélie Mongour
01 40 26 77 94 | a.mongour@opus64.com

Visite de l'exposition traduite en langue des signes française pour publics entendants et sourds
Samedi 24 novembre 15h
Réservation sur festival-automne.com à partir du 28 mai

Sérigraphie Nairy Baghramian
À l'invitation du Festival d'Automne, Nairy Baghramian réalise une œuvre en édition limitée qui sera en vente sur la boutique en ligne à partir d'octobre.

ENTRETIEN
Nairy Baghramian

Entretien disponible en août

BIOGRAPHIE

À travers l'exploration des formes et concepts hérités de l'histoire de l'art, **Nairy Baghramian** interroge les problématiques de la fonctionnalité, de la décoration, de l'abstraction et du féminisme. Transposant les références à l'histoire de l'art dans la sphère de la subjectivité, ses sculptures convoquent une grande variété de matériaux – acier, silicium, résine, cuire – elles sont démontées puis recomposées en vertu de principes empruntés à la physiologie humaine et à la décoration d'intérieur. Le résultat obtenu – fait de protubérances, cavités, bosses, flaques, organes et corps morcelés – offre une relecture de l'héritage du minimalisme et du surréalisme. Nairy Baghramian s'intéresse également au cycle continu de production des objets esthétiques, elle cultive notamment un intérêt pour les formes d'art et espaces marginalisés, souvent perçus comme territoires d'appartenance du « féminin ». En outre, le thème de l'instabilité traverse l'ensemble de son œuvre, ce qu'expriment la fragilité et légèreté des supports utilisés pour soutenir ses sculptures, ainsi que leur mode d'exposition (les pièces pendent ou reposent sur un plan incliné, semblant toujours sur le point de tomber). La force de son travail repose précisément dans sa manière de revisiter l'oublié et le délicat, d'en faire le point de départ de sculptures à la fois conscientes de leur propre fragilité et exerçant confortablement leur influence sur l'espace d'exposition.

Parmi ses expositions, on peut citer : *Scruff of the Neck* (Supplements), Museum Haus Konstruktiv, Zurich, Suisse (2016) ; *Hand Me Down*, Museo Tamayo, Mexico, Mexique (2015) ; *Nairy Baghramian: Fluffing the Pillows*, MIT Visual Arts Center, Cambridge, États-Unis (2013) ; *Retainer*, Sculpture Center, New York, États-Unis (2013); *Fluffing the Pillows*, Kunsthalle Mannheim, Allemagne (2012) ; *Butcher, Barber, Angler & Others*, Studio Voltaire, Londres, Royaume Uni (2009) ; *Affairs: A semiotic house that was never built*, New Art Association Aachen, Aix la Chapelle, Allemagne (2008) ; *The Walker's Day Off*, Staatliche Kunsthalle Baden-Baden, Allemagne (2008) ; *Everlasting layers of ideas, images, feelings, have fallen upon your brain softly as light. Each succession has seemed to bury all that went before. And yet, in reality, not one has been extinguished,* Kunstverein Nürnberg, Nuremberg, Allemagne (2007); *It Is Not at Home,* Kunsthalle Basel, Suisse (2006).

Elle a également participé à des expositions collectives, au sein des institutions suivantes : Punta della Dogana, Venise, Italie (2015) ; Museo Tamayo, Mexico, Mexique (2012) ; Australian Centre for Contemporary Art, Victoria, Australiae (2012) ; Kunsthaus Dresden, Dresde, Allemagne (2012) ; Kunsthalle Nürnberg, Nuremberg, Allemagne (2012) ; Stedelijk Museum, Amsterdam, Pays-Bas (2011) ; Museum Ludwig, Cologne, Allemagne (2010) ; Musée d'Art Contemporain de Montréal, Canada (2010) ; Museum Weserburg, Brême, Allemagne (2009) ; Kunsthall Bergen, Bergen, Norvège (2009) ; Tate Modern, Londres, Royaume-Uni (2008), entre autres.

Ses œuvres ont également été exposées dans les biennales et festivals suivants : Kyoto International Festival of Contemporary Culture, Kyoto, Japon (2015) ; The 8th Berlin Biennale, Berlin, Allemagne (2014) ; The Glasgow International Festival of Visual Art, Glasgow, Irlande (2012); 45e édition de la Biennale de Venise, Venise, Italie (2011) ; 5e édition de la Biennale de Berlin, Berlin, Allemagne (2008).

Née en 1971 à Ispahan, Iran, Nairy Baghramian vit et travaille à Berlin, Allemagne.

© Studio Tomás Saraceno, 2017

TOMÁS SARACENO

Arachno-concerts

Programme des concerts et interventions sur festival-automne.com
et palaisdetokyo.com début septembre
Production de la carte blanche Palais de Tokyo (Paris)
Coproduction des arachno-concerts Palais de Tokyo (Paris) ;Festival d'Automne à Paris

La carte blanche de Tomás Saraceno, « On air », au Palais de Tokyo, plonge le visiteur dans une grande « jam session cosmique », où s'entremêlent les sons et résonances de l'univers. Ponctuant l'exposition, trois soirées « arachno-concerts » proposent une expérience unique d'écoute en faisant dialoguer musiciens et araignées.

Tomás Saraceno investit l'ensemble du Palais de Tokyo dans lequel ses œuvres rendent sensibles nos entrelacements, interconnexions et interdépendances avec une infinité d'autres échelles. L'espace d'exposition devient ainsi une membrane dans laquelle se déroule une chorégraphie aléatoire et évolutive, où la multiplicité, la richesse et la complexité des agents qui constituent l'univers, visibles et invisibles, humains et non humains, perceptibles et imperceptibles pour notre espèce, se révèlent comme les innombrables voix du concert du vivant. Tomás Saraceno célèbre la polyphonie du cosmos et tente une rencontre entre l'homme et l'animal au travers d'une série de trois « jam sessions inter-espèces » prenant place au cœur de ses œuvres. Les musiciens sont invités à jouer avec les araignées, à trouver des fréquences et modes de vibrations qui permettent un dialogue avec ces autres êtres. Pensés comme des temps forts du projet, rassemblant public et musiciens dans un processus d'écoute, de jeu et d'harmonisation mutuels, ces concerts procèdent de l'aléatoire, de l'improvisation, et de la résilience.

PALAIS DE TOKYO
Vendredi 26 octobre, vendredi 23 novembre et vendredi 14 décembre à partir de 19h30
Dans le cadre de la carte blanche « On air » de Tomás Saraceno présentée au Palais de Tokyo du 17 octobre 2018 au 6 janvier 2019
––––––
9€ et 12€ / Abonnés du Festival 9€ sur présentation de leur carte
Gratuit pour les moins de 18 ans, les demandeurs d'emploi et les bénéficiaires des minima sociaux
Le billet d'entrée à la carte blanche donne accès aux *arachno-concerts*, dans la limite des places disponibles.

Contacts presse :
Festival d'Automne à Paris
Christine Delterme, Lucie Beraha
01 53 45 17 13
Palais de Tokyo
Claudine Collin communication : Marika Bekier
01 42 72 60 01 | marika@claudinecolin.com

ENTRETIEN
Tomás Saraceno

La résonance des cordes : l'instrument infini

Une porte s'ouvre. Un son puissant (anthropomorphisé) s'engouffre dans un espace clos. L'humain remarque le son et perçoit ses effets sur son appareil auditif. Bientôt, il réagit à la sonorité indésirable. On ferme la porte, ce qui permet de contenir le son, bien qu'il lui parvienne encore par voie de vibrations qui se propagent à travers les murs, le plafond et le sol. Le son se voit ainsi transformé par la masse d'un médium matériel et visible, qui filtre ses fréquences les plus élevées : on commence à le percevoir comme un intrus d'un autre genre, moins agressif, sans doute, quoiqu'encore résolument envahissant. Il produit maintenant des effets corporels aux impacts psychologiques plus profonds, et remet radicalement en question la fausse idée selon laquelle les sensations seraient distinctes les unes des autres, leurs sources étant, en apparence, traitées séparément par des organes perceptifs distincts : les oreilles, le nez, la bouche, les yeux, les doigts.

Nous savons que les espèces non humaines communiquent et interagissent au sein de leurs mondes propres au moyen d'un grand nombre d'outils extrêmement spécialisés, comme les impulsions électriques, la couleur et la lumière, les composés chimiques, les odeurs, la production et la perception de signaux ultrasonores ou subsoniques, l'écholocalisation et, dans le cas des araignées, les vibrations. La « parade nuptiale » de l'araignée est ainsi décrite par Hubert et Mable Frings dans *Animal Communication*[1] : « Elle fait intervenir des mouvements spécifiques des pattes, des pédipalpes et du corps. Chez certains *Lycosidae*, des poils spécialisés ou des zones colorées des jambes se dressent. On a même observé des changements de la couleur des yeux chez certaines araignées sauteuses (*Salticidae*). ». Ces stimuli complexes sont généralement accompagnés de signaux vibratoires générés par des actions de percussion, de stridulation ou de trémulation[2] . Le résultat, dont on peut admirer les exemples dans de nombreuses vidéos amateur postées sur *Youtube*[3] , nous rappelle de manière singulière et troublante ce que le biosémioticien Jakob von Uexküll a défini comme *l'Umwelt : le monde propre*, inconnaissable, de chaque espèce vivante.

Quoique ces mondes singuliers soient sans doute impossibles à décrire avec nos mots d'humains, ils sont pour ainsi dire entrelacés, comme l'a notamment formulé Giorgio Agamben dans sa relecture de Uexküll, prenant l'exemple de la relation unissant l'araignée et la mouche : « Les deux mondes perceptifs de la mouche et de l'araignée sont donc absolument non communicants, et cependant si parfaitement accordés que l'on dirait que la partition originale de la mouche, que l'on pourrait aussi désigner comme son image originale ou son archétype, agit sur celle de l'araignée de telle sorte que la toile qu'elle tisse peut être qualifiée de « mouchère » (*fly-like*). Bien que l'araignée ne puisse voir en aucune manière *l'Umwelt* de la mouche (Uexküll affirme, en formulant un principe qui devait faire fortune, "qu'aucun animal ne peut entrer en relation avec un objet comme tel", mais seulement avec ses porteurs de signification), la toile exprime la paradoxale coïncidence de cette cécité réciproque[4]. ». S'il y a un fossé, perçu ou non comme tel, entre les animaux humains et non humains, alors comment le franchir ? En 1971, j'ai proposé l'idée de *Bi(s)onique*[5] pour désigner une certaine manière de travailler avec le son s'inspirant des environnements naturels et du monde animal, en particulier ce qu'on appelle la bioacoustique. La *bionique* — la science qui étudie les systèmes biologiques dans le but d'en faire des modèles d'application technologique — était à ce moment-là en train de devenir un important sujet de discussions. Elle incarnait le rêve d'un futur dans lequel les humains s'inspireraient de leurs découvertes et de leur compréhension des pouvoirs des animaux (radar ou sonar, par exemple) pour contribuer à l'élaboration d'un *surhumain*, un humain augmenté. La bionique ainsi définie n'était cependant pas simplement une sorte de futurologie, car les humains ont, en réalité, toujours appris des vivants et des processus biologiques non humains.

On peut d'ailleurs trouver des exemples de relations intimes liant humains et animaux dès les premières manifestations de l'art rupestre, et en particulier dans les instruments de musique, si l'on pense par exemple à la flûte de Hohle Fels, creusée dans l'os d'une aile de vautour et datée de 35 000 ans, ou encore la plus controversée flûte de Divje Babe, un fémur d'ours des cavernes présentant des perforations, qui aurait été fabriquée il y a 43 100 ans. Nous héritons d'une longue et riche histoire de relations. En expédition au Nigéria en 1930, l'anthropologue Henri Balfour, le premier conservateur du Pitt Rivers Museum à Oxford, fut fasciné par un ensemble d'instruments rituels employés afin de transformer la voix. Il s'agissait pour la plupart de simples tubes utilisés pour parler ou pour chanter, mais auxquels un matériau provenant souvent de cocons ou de toiles d'araignées avait été attaché, ce qui ajoutait un effet de bourdonnement. Le son produit, qui semblait surnaturel, renforçait l'impression selon laquelle les danseurs masqués ou les chanteurs, dissimulés, étaient en train de donner voix à des esprits ancestraux. Évoquant le culte de l'obwai pratiqué par la société masculine secrète de la tribu Katab (ou Kataf, ndt), dans la province de Zaria au nord du Nigéria, Balfour écrit que « L'Obwai demeure invisible, mais on peut entendre sa voix stridente, et je devine que le timbre particulier de sa voix résulte de la perturbation vibratoire produite par un membranophone… Pendant la fête, l'Obwai, qui semble se cacher quelque part dans le toit, s'adresse à l'assemblée d'une voix travestie au moyen du filament d'une toile d'araignée[6]. »

Dans la Chine antique, les différentes méthodes consistant à toucher ou à pincer les cordes de soie du *Ch'in* (ou *Qin*, ndt) – luth ou cithare traditionnelle à sept cordes – ont été élaborées à partir de l'écoute attentive des sons produits par les animaux ainsi que l'observation de leurs mouvements corporels. Différentes techniques de toucher des cordes avec la main gauche — par pression, mouvement ou vibrato — s'inspirent en effet des vibrations percussives des cigales ou du cri du pigeon annonçant la pluie ; d'autres encore rappellent des phénomènes naturels ténus, comme les sons de la pluie sur du bambou, des fleurs fanées emportées par le courant d'une rivière, des nuages flottant, des mouvements de la queue d'un poisson qui nage, ou de l'écho lointain de l'eau s'écoulant dans les gorges de la montagne. Toutes ces techniques ont été décrites dans des

manuels combinant consignes écrites et symboles illustratifs. Dans ceux de la dynastie Ming, le vibrato était par exemple illustré par le dessin d'une cigale grimpant sur un arbre, et le pincement d'une corde avec deux doigts de la main droite par celui d'une oie sauvage transportant une tige de roseau dans son bec.

Dans son ouvrage *The Lore of the Chinese Lute*[7] , Robert Hans van Gulik prend pour exemple l'exécution d'un mouvement rapide sur une corde, souvent présenté à l'élève comme celui « d'un crabe pourpre se déplaçant de côté » (comme l'écrit van Gulik, « Il faut s'imaginer le mouvement rapide des pattes de petits crabes se déplaçant hâtivement sur le sable[8]. »). Mais la plus raffinée de toutes ces techniques se situe au-delà d'un seuil de perception qui n'est accessible qu'aux experts aux sens les plus aiguisés : « Le *ting-yin* est à cet égard une technique particulièrement admirable : le tremblement du doigt doit être si subtil qu'il devient quasiment imperceptible. Certains manuels vont jusqu'à indiquer qu'il ne faut en fait pas bouger, mais simplement laisser le timbre recueillir les pulsations du sang au bout du doigt, en faisant pression sur la corde un peu plus pleinement et fermement que de coutume[9]. ». Cette conception de l'immobilité aux confins de l'abstinence incarne l'état taoïste idéal, ainsi traduit par François Jullien à partir des mots de Laozi :

« Le grand carré n'a pas d'angles
(…) La grande sonorité n'a qu'un son infime
La grande image n'a pas de forme.[10] »

Cette action qui émerge de l'inaction, la pulsation interne du corps qui devient musique, nous éveille à une pratique d'écoute intense, un état que Jullien décrit comme « potentiel énergétique se rassemblant sur lui-même… La vision projette violemment notre attention au-dehors alors que l'écoute la rassemble vers l'intérieur.[11] ». L'extrémité du doigt qui repose délicatement sur un fil de soie, les subtiles vibrations capturées et transformées en sons si fugitifs que seuls les esprits les plus sensibles peuvent s'accorder à leur présence, ce type d'expérience éveille une autre image. C'est à nouveau celle de l'araignée qui, semblant flotter dans les airs, médite et patiente, en attente d'une vibration qui l'informera instantanément d'une prise. Les toiles et les filets ont toujours été des symboles très puissants dans les cultures humaines, des métaphores — parfois curieusement contradictoires — du piège, de la capture ou de l'action de « réceptionner » (à la fois filet de pêche et filet de sécurité), de l'extension spatiale et d'une interconnexion complexe.

À propos du filet comme piège, on peut penser à l'histoire, relatée par Plutarque, du dispositif militaire dont Brutus fit usage pendant le siège de Xanthos. Il fit installer des filets tout au fond de la rivière qui coulait à proximité de la cité. Lorsque les Xanthiens tentèrent de fuir le siège à la nage, ils furent capturés et leur présence confondue par les sons des petites cloches suspendues aux extrémités des filets.

Pour ce qui est de la toile comme extension et symbole d'interconnectivité, on peut se tourner cette fois vers nous-mêmes et notre présent-futur : tous, en train de taper sur nos claviers, tablettes et smartphones, d'écouter les vibrations, de développer des compétences tactiles, nous suivons et recueillons continuellement les lignes d'information invisibles qui composent cet environnement connecté que nous désignons communément par l'(inter)net ou le (world wide) web.

Les araignées incarneraient ainsi, en fait, le modèle dont notre présent est une sorte de simulacre, non pas uniquement dans ce *futur-déjà-présent*, technocratique et apparemment intangible de la vie « en ligne » ou connectée, mais aussi en raison de l'urgence actuelle et immédiate que manifeste l'état des relations écologiques et leur fragilité. Le travail de précurseur de Jakob von Uexküll en biologie a plus tard été popularisé par celui d'un autre pionnier, le zoosémioticien Thomas Sebeok. Comme le rappelle Dorion Sagan dans l'introduction de *Mondes animaux et mondes humains* de Uexküll, Sebeok a décrit la conception de son prédécesseur comme « une "toile sémiotique" — notre compréhension du monde n'étant ni parfaitement instinctive ou innée, ni purement construite, mais le résultat d'un mélange fascinant des deux dimensions ; une toile semblable à celle d'une araignée, résultant en partie d'une construction sociale et personnelle, mais dont les filaments, quoique invisibles comme ceux de l'araignée, peuvent avoir des effets concrets sur le monde.[12] ».

Pour l'araignée, pour la petite percussionniste, la toile est un instrument évolutif sans bornes précises, une extension quasiment invisible de son propre corps, dont l'architecture est faite d'interconnexions infinies. C'est un instrument illimité quoique temporaire, qui n'est finalement pas tant une caisse pour *produire* des percussions que son contraire, une caisse de résonance *réceptive* pour écouter, recueillant les impulsions ou signaux que nous nous représentons comme des sons — bien que beaucoup d'entre eux soient en réalité imperceptibles à l'oreille humaine sans médiation. Dans le paysage élargi des enregistrements de l'écologie acoustique, de la musique électronique et des arts sonores, l'araignée n'est-elle pas la plus virtuose de toutes les artistes ?

David Toop
Traduit de l'anglais par Joshua de Paiva

Texte publié en 2014 dans le catalogue *Cosmic Jive : Tomas Saraceno The Spider sessions* publié à l'occasion d'une exposition à la Villa Croce de Gênes

[1] Hubert et Mable Frings, « Other Invertebrates », dans Thomas A. Sebeok (ed.), *Animal Communication*, Indiana University Press, 1968, p. 258 (non traduit).
[2] S. Sivalinghem et A. C. Mason, *Sensory communication in a black widow spider (Araneae: Theridiidae): From signals production to reception*, XIV International Conference on Invertebrate Sound and Vibration, University of Strathclyde, UK, 2013, p. 54 (non traduit).

[3] Voir notamment « Spider Making Strange Noises » et « Jumping spider mating ritual with sound: Habronattus coecatus »
[4] Giorgio Agamben, *The Open: Man and Animal*, translated by Kevin Attell, Stanford University Press, 2004, p. 42. Voir pour la traduction française, *L'Ouvert, De l'homme et de l'animal*, Éditions Payot et Rivages, 2002, p.67. Traduit de l'italien par Joël Gayraud.
[5] *Bi(s)onics* en anglais, *ndt*.
[6] Henry Balfour, « Ritual and Secular Uses of Vibrating Membranes as Voice Disguisers », Royal Anthropological Institute Journal, 1948, p. 51 (non traduit).
[7] Non traduit. « La cithare chinoise traditionnelle », ndt.
[8] Robert Hans van Gulik, *The Lore of the Chinese Lute*, Sophia University Tokyo, 1968, p. 129 (non traduit).
[9] *Ibid*., p. 132.
[10] François Jullien, *The Great Image Has No Form, or On the Nonobject through Painting*, translated by Jame Marie Todd, University of Chicago Press, 2009, p. 47. Pour la version originale française, voir François Jullien, *La Grande Image n'a pas de forme. Ou du non-objet par la peinture*, Seuil, L'ordre philosophique, 2003.
[11] *Ibid*., p.171.
[12] Dorion Sagan, introduction de l'édition anglaise de Jakob von Uexküll, *A Foray Into the Worlds of Animals and Humans,* University of Minnesota Press, 2010, p. 4.

BIOGRAPHIE

L'œuvre de **Tomás Saraceno**, né en 1973 en Argentine, pourrait être apparentée à une recherche au long-cours, façonnée par les mondes de l'art, de l'architecture, des sciences naturelles, de l'astrophysique et des sciences de l'ingénieur. Ses sculptures flottantes, ses projets communautaires et ses installations interactives explorent et proposent des manières nouvelles et durables d'habiter et de percevoir notre environnement.
Avec *Aerocene*, Tomás Saraceno initie un projet communautaire consacré à la recherche artistique et scientifique, les sculptures qui en découlent flottent sous l'effet de la chaleur du soleil et des radiations infrarouges émises par la surface de la Terre. En 2015, Tomás Saraceno bat le record du monde du premier vol humain certifié le plus long alimenté à l'énergie solaire seulement. Il a initié des collaborations avec d'importantes institutions scientifiques, parmi lesquelles le Massachusetts Institute of Technology, l'Institut Max Planck, l'Université Technologique de Singapour et le Musée d'Histoire Naturelle de Londres. Il est la première personne au monde à avoir scanné, reconstruit et réinventé les habitations spatiales tissées des araignées ; et possède l'unique collection tridimensionnelle de toiles d'araignée connue à ce jour.
Il donne des conférences au sein d'institutions de par le monde. De 2014 à 2016, il dirige l'Institute of Architecture-related Art (IAK) à l'Université de Technologie de Braunschweig en Allemagne. Il est en résidence au Centre National d'Études Spatiales (2014–2015), au MIT Center for Art, Science & Technology (2012–à ce jour) et à l'Atelier Calder (2010), entre autres. En 2009, il suit un programme international d'étude spatiale à la NASA Ames. La même année, il présente une installation importante à la 53e Biennale de Venise, et se voit plus tard récompensé du prestigieux Prix Calder. Son travail fait l'objet de nombreuses expositions internationales, individuelles ou collectives : *Aerocene*, dans le cadre de « Solutions COP21 », au Grand Palais, Paris (2015) ; *Arachnid Orchestra. Jam Sessions*, au NTU Centre for Contemporary Art Singapore (2015) ; *Becoming Aerosolar*, au 21er Haus, Belvedere, Vienne (2015) ; *In orbit*, au Kunstsammlung Nordrhein-Westfalen K21, Düsseldorf (2013–à ce jour) ; *On the Roof: Cloud City,* au Metropolitan Museum of Art, New York (2012) ; *Cloud Cities*, au Hamburger Bahnhof, Berlin (2011–12).
Les œuvres de Tomás Saraceno appartiennent, entre autres, aux collections du Museum of Modern Art, New York ; au SFMOMA, San Francisco ; au Walker Art Center, Minneapolis ; à la Nationalgalerie, Staatliche Museen Berlin.
Tomás Saraceno vit et travaille dans le monde et au-delà.
tomassaraceno.com

Tomás Saraceno / Singapour © Photography by Studio Tomás Saraceno, 2015

© Ditz Fejer

WALID RAAD

Les Louvres and/or Kicking the Dead

Conception et interprétation, **Walid Raad**
Coproduction steirischerherbst (Gratz) ; Buda ; NEXT Festival for Gone West (Courtrai); HAU Hebbel am Ufer (Berlin) ; Fast Forward Festival / Onassis Cultural Centre-Athens ; Le CENTQUATRE-PARIS ; Festival d'Automne à Paris
Coréalisation Le CENTQUATRE-PARIS ; Festival d'Automne à Paris
Avec le soutien de Sylvie Winckler /
Performance créée le 23 septembre 2017 au Palais Attems dans le cadre du Festival steirischerherbst (Gratz)

Dans un dispositif original, Walid Raad guide les visiteurs à travers son exposition, mêlant dans son discours fiction et faits réels. De la Belgique au Louvre Abu Dhabi en passant par New York, l'artiste déroule une enquête personnelle où s'invite le fantastique, images et œuvres à l'appui.

À la lisière du théâtre et des arts visuels, Walid Raad entraîne les visiteurs de son exposition dans une visite pour le moins originale. S'appuyant sur les pièces présentées, ainsi que sur des vidéos et images, l'artiste raconte la genèse des œuvres, plus précisément la quête qui l'a mené d'un musée belge consacré à la Première Guerre mondiale jusqu'au Louvre Abu Dhabi. Les réflexions et découvertes se recoupent, non sans détours – notamment par l'histoire des plus hautes tours de New York, ville où il enseigne l'art, ou par celle des ouvriers des Émirats arabes unis. La trame de la fiction, tour à tour documentaire et fantastique, se tisse, jusqu'à la résolution de deux mystères, le premier portant sur cinq objets envoyés par le Louvre à Abu Dhabi, le second sur une collection frappée d'un étrange mal. Walid Raad est familier des projets au long cours et aux multiples imbrications et transformations. *Les Louvres and/or Kicking the Dead* fait ainsi écho au projet *Scratching on things I could disavow: A history of art in the Arab world*, entamé en 2007 et présenté au CENTQUATRE-PARIS avec le Festival d'Automne en 2010, dans lequel il se penche sur les dimensions idéologiques, économiques et politiques des créations d'infrastructures d'un nouveau genre pour les arts visuels, notamment dans les pays du Golfe.

LE CENTQUATRE-PARIS
Samedi 10 au samedi 17 novembre
Mardi, mercredi, jeudi et vendredi 19h et 21h, samedi 17h, 19h et 21h, dimanche 16h et 18h
––––––
12€ et 15€ / Abonnement 10€
Dureée : 1h20

Contacts presse :
Festival d'Automne à Paris
Christine Delterme, Lucie Beraha
01 53 45 17 13
CENTQUATRE-PARIS
Béatrice Barou
06 09 0 78 54 | b.barou@104.fr

À PROPOS
Walid Raad

Les œuvres de Walid Raad, né au Liban en 1967, sont étroitement liées à son pays natal et à la région du Moyen-Orient. Qu'elles prennent la forme de photographies, images vidéo, sculptures, installations, textes ou performances, il en transcrit la situation politique et sociale, mais aussi psychologique et esthétique. Cette pratique multiforme s'articule plus spécifiquement autour d'une réflexion sur l'information et sa transmission, avec la particularité de mêler vision documentaire et fiction, jusqu'à effacement de leurs limites.

Un de ses premiers projets au long cours, « The Atlas Group (1989-2004) » traduit cette double dimension. Se présentant comme un centre de recherche créé en 1999 pour documenter l'histoire contemporaine du Liban et plus particulièrement les conflits survenus entre 1975 et 1990, le groupe prétend sur son site Internet avoir pour but de « localiser, préserver, étudier, et produire des objets audio, visuels, littéraires et d'autres formes, qui éclairent l'histoire contemporaine du Liban ». La série « Let's be honest, the weather helped » est ainsi constituée de photos de bâtiments attaqués sur lesquels l'artiste a appliqué des pastilles de couleurs, qui renvoient chacune au pays vendeur des munitions. Dans la genèse des œuvres, faits et fiction se mêlent. Si Walid Raad assure avoir récolté durant son enfance les balles et référencé minutieusement leur impact, on s'étonnera de l'aspect esthétique du résultat, constellations de points pour partie placés dans des endroits inaccessibles.

De la forme la plus neutre, les photographies d'archives, aux plus invraisemblables, les documents de « The Atlas Group » assoient leur force de témoignage au fil des installations, projections, conférences et éditions. Pourtant, à y regarder de plus près, ces vidéos, photos et carnets de notes sont divisés en trois catégories d'attributions, toutes en réalité produites par « The Atlas Group », soit Walid Raad, qui enrichit le corpus au fur et à mesure de ses trouvailles et créations. L'artiste remet ainsi en cause l'autorité du document tout en la brandissant, énonçant par ce paradoxe l'impossibilité de saisir les faits, et rappelant que l'Histoire est elle aussi un récit. Même les dates mentionnées ne sont données qu'à titre de repères illusoires, l'artiste n'hésitant pas à anti-dater ses documents. En donnant corps à une mémoire incertaine, en substituant des identités, même fausses, à l'anonymat de la guerre, Walid Raad réhumanise les conflits, étudie leur impact non seulement sur les corps et bâtiments mais aussi sur les esprits et, par extension, sur le récit. Il ne se penche pas tant sur les faits eux-mêmes que sur leurs représentations possibles.

Depuis 2007, Walid Raad poursuit ce travail historique et théorique dans un autre projet au long cours, intitulé « Scratching on things I could disavow : A history of art in the Arab world ». Cette recherche sur l'histoire de l'art moderne et contemporain au Moyen-Orient, d'où découle la performance-exposition *Les Louvres and/or Kicking the Dead*, est basée sur l'observation d'un renouvellement récent du regard sur la culture et la civilisation du monde arabe, et sur l'émergence d'un tourisme culturel dans les pays du Golfe, via notamment la construction d'infrastructures luxueuses pour les arts visuels. L'artiste s'interroge autant sur les formes et les concepts, leur histoire et leur actualité, que sur l'économie de l'art ou la société en général. Comment la culture et les traditions du monde arabe sont-elles affectées par ces nouveaux bouleversements ? Il a notamment pu mener sa recherche au sein du Louvre à Paris en 2010-2012, où il a suivi à la fois l'ouverture du Département des arts de l'Islam, mais aussi une partie de la construction du Louvre Abu Dhabi. Une nouvelle fois, l'artiste ne traitera pas le sujet de manière littérale, mais par le biais de mystères, miracles et faits surnaturels.

Dans plusieurs de ses expositions déjà, comme à la Whitechapel de Londres en 2010 ou au Louvre en 2013, des objets d'art ont subi d'étranges transformations. Par un phénomène inexpliqué de translation, les motifs de l'un se retrouvent sur la forme de l'autre, tandis que d'autres objets changent d'échelle. Pour les envelopper de mystère, Walid Raad enclenche la narration dès le titre de ses œuvres, souvent constitué d'une phrase ou groupe de mots. Car, si les images sont au cœur de sa pratique, ce sont bien les mots qui fournissent les clés de leur monde imaginé, et contribuent à brouiller la frontière entre réalité et imaginaire. Pour semer le doute dans l'esprit du spectateur, il utilise une astuce bien connue des auteurs de contes fantastiques : imbriquer sa fiction dans le réel, notamment en incluant des passages de sa vie ou des faits avérés dans son récit. Dans *Les Louvres and/or Kicking the Dead*, on apprendra ainsi, entre autres vérités sur la construction du Louvre Abu Dhabi, l'existence surprenante de biobatteries permettant aux ouvriers du chantier de générer de l'électricité par leur sueur.

Pour l'artiste, il existe plusieurs types de faits : historiques, émotionnels, esthétiques. Ceux qui constituent son matériau de base sont issus de ces trois catégories qui s'entrecroisent pour créer un réseau complexe. Au fil de sa quête inventée pour *Les Louvres and/or Kicking the Dead*, il s'interroge indirectement sur différents rapports de force et leur absurdité. Si la « Fire economy », daans laquelle se retrouve enlisée l'école d'art Cooper Union, où il enseigne à New York, existe bel et bien, pourquoi pas la transformation énergétique de la sueur des ouvriers d'Abu Dhabi ? Le point important n'est pas de savoir si les faits sont réels ou non, mais de mettre au jour les différents niveaux de crédibilité et modalités complexes de médiation de l'information. Walid Raad propose une manière différente d'assimiler les données fournies par le monde, en faisant basculer les faits réels dans une dimension artistique et en laissant, à l'inverse, le fantastique imprégner notre monde.

Propos recueillis par Pascaline Vallée, en mai 2018

BIOGRAPHIE

Né en 1967 au Liban, **Walid Raad** vit à Beyrouth et à New York où il enseigne à l'École d'art Cooper Union.
Son travail comprend textes, projets photographiques, vidéo et performances.
Il s'articule autour d'une réflexion sur les représentations possibles d'un pays en guerre et a été présenté par de grandes institutions internationales telles que la Documenta 11 à Kassel, la Biennale de Venise, la Hamburger Bahnhof à Berlin, le Musée d'art moderne de New York ou Homeworks à Beyrouth.
Il a été récompensé par le Alpert Award in Visual Arts (2007), le Deutsche Börse Photography Prize (2007) et le Camera Austria Award (2004). Membre de la Fondation de l'Image Arabe, Walid Raad est l'auteur de *The Truth Will Be Known When The Last Witness Is Dead, My Neck Is Thinner Than A Hair* et *Let's Be Honest : The Weather Helped.*
De 1999 à 2004, il fonde et dirige The Atlas Group, un centre de recherche imaginaire qui se propose d'identifier, d'étudier et de préserver des matériaux audiovisuels et littéraires traitant des guerres qui ont déchiré le Liban durant les trente dernières années. Fondateur et membre unique, Walid Raad a inventé la figure du Dr. Fadl Fakhouri comme garant de la narration des faits. Il propose des collages improbables et efficaces, où s'entremêlent documents réels et situations fictives.

Vidéo sur la détention des otages américains au Liban, collage photographique sur les 245 voitures piégées à l'explosif dans les centres urbains libanais, restes retrouvés au fond de la Méditerranée en face de Ras Beyrouth… Chaque intervention artistique est un cri de protestation politique, qui tend à constituer un espace public de la mémoire et de l'inconscient collectif.

Walid Raad au Festival d'Automne à Paris :

2007 *I Feel a Great Desire to Meet the Masses Once Again* (Centre Pompidou)
2010 *Scratching on things I could disavow: A history of art in the Arab world* (le CENTQUATRE-PARIS)

LE FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS EST SUBVENTIONNÉ PAR :

Le ministère de la Culture et de la Communication
Direction générale de la création artistique
DRAC Île-de-France

La Ville de Paris
Direction des affaires culturelles

Le Conseil Régional d'Île-de-France

LE FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS REMERCIE L'ASSOCIATION LES AMIS DU FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS, SES MÉCÈNES ET DONATEURS INDIVIDUELS, FONDATIONS ET ENTREPRISES QUI CONTRIBUENT À LA RÉALISATION DE CETTE 47E ÉDITION.

Grand Mécène du Festival d'Automne à Paris
Fondation Pierre Bergé – Yves Saint Laurent

Mécènes
Fondation d'entreprise Fiminco
Fondation d'entreprise Hermès
Fondation d'Entreprise Philippine de Rothschild
Fondation Ernst von Siemens pour la musique
Fondation franco-japonaise Sasakawa
King's Fountain

Arte
Better Brand Better Business
Koryo

Jean-Pierre de Beaumarchais
Olivier Diaz
Pâris Mouratoglou
Sylvie Winckler

Donateurs
Frédérique Cassereau, Philippe Crouzet, Sylvie Gautrelet, Jean-Philippe Gauvin, Ishtar Méjanes, Jean-Claude Meyer, Caroline Pez-Lefvèvre, Sydney Picasso, Claude Prigent, Bertrand Rabiller, Ariane et Denis Reyre, Aleth et Pierre Richard, Agnès et Louis Schweitzer, Nancy et Sébastien de la Selle, Bernard Steyaert

Fondation pour l'étude de la langue et de la civilisation japonaises sous l'égide de la Fondation de France, Fondation Fiminco

Amis
Irène et Bertrand Chardon, Lyne Cohen-Solal, Hervé Digne, Aimée et Jean-François Dubos, Susana et Guillaume Franck,France Grand, Agnès et Jean-Marie Grunelius, Pierre Morel, Tim Newman, Judith Pisar, Yves Rolland, Myriam et Jacques Salomon, Guillaume Schaeffer

Le Festival remercie également les Mécènes, Dontateurs et Amis qui ont souhaité garder l'anonymat.

Partenaires 2018
Sacem, Adami, SACD, ONDA, Adam Mickiewicz Institute, Japonismes 2018, Amabassade de Norvège, Centre culturel canadien à Paris, British Council, Pledg, Ina

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS
47e édition

ARTS PLASTIQUES / PERFORMANCE

Nairy Baghramian
Beaux-Arts de Paris – 13 octobre au 6 janvier

Tomás Saraceno / Arachno-concerts
Palais de Tokyo – 26 octobre, 23 novembre et 14 décembre

Walid Raad / *Les Louvres and/or Kicking the Dead*
Le CENTQUATRE-PARIS – 10 au 17 novembre

THÉÂTRE

tg STAN / *Infidèles*
Théâtre de la Bastille – 10 au 28 septembre
Théâtre de Rungis – 10 janvier / !POC! / Alfortville – 16 janvier

Shochiku Grand Kabuki
Chaillot – Théâtre national de la Danse – 13 au 19 septembre

Julien Gosselin / *Le Père* d'après *L'Homme incertain* de Stéphanie Chaillou
MC93 – 13 au 29 septembre

Laetitia Dosch / *HATE*
Nanterre-Amandiers – 15 au 23 septembre

Mohamed El Khatib / Alain Cavalier / *Conversation*
Nanterre-Amandiers – 15 septembre au 16 décembre

Mansaku, Mansai et Yûki Nomura / Hiroshi Sugimoto / *Sambasô, danse divine*
Théâtre de la Ville – Espace Cardin – 19 au 25 septembre

Kurô Tanino / *The Dark Master*
T2G – Théâtre de Gennevilliers – 20 au 24 septembre

Krystian Lupa / *Le Procès* d'après Franz Kafka
Odéon-Théâtre de l'Europe – 20 au 30 septembre

Sylvain Creuzevault / *Les Démons* d'après Fédor Dostoïevski
Odéon-Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier – 21 septembre au 21 octobre
Théâtre des Louvrais / Pontoise – 12 et 13 février

Milo Rau / *La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)*
Nanterre-Amandiers – 22 septembre au 5 octobre

Kurô Tanino / *Avidya – L'Auberge de l'obscurité*
T2G – Théâtre de Gennevilliers – 25 au 29 septembre

tg STAN / *Atelier*
La Scène Watteau / Nogent-sur-Marne – 27 et 28 septembre
Théâtre de la Bastille – 1er au 12 octobre

Thomas Quillardet / *Tristesse et joie dans la vie des girafes* de Tiago Rodrigues
Théâtre de Chelles – 4 au 6 octobre
Théâtre Alexandre Dumas / Saint-Germain-en-Laye – 27 novembre
La Villette – Grande Halle – 29 novembre au 1er décembre
Théâtre du Fil de l'eau / Pantin – 6 décembre
T2G – Théâtre de Gennevilliers – 14 au 18 décembre

Shû Matsui / *Un Fils formidable*
T2G – Théâtre de Gennevilliers – 5 au 8 octobre

Ahmed El Attar / *Mama*
Théâtre de Choisy-le-Roi – 9 octobre / MC93 – 11 au 14 octobre

El Conde de Torrefiel / *La Plaza*
Centre Pompidou – 10 au 13 octobre

Forced Entertainment / *Complete Works: Table Top Shakespeare*
Théâtre de la Ville – Espace Cardin – 11 au 20 octobre

Émilie Rousset / *Rencontre avec Pierre Pica*
Théâtre de la Cité internationale – 15 au 20 octobre
!POC! / Alfortville – 28 novembre (version courte)

***Toshiki Okada** / *Five Days in March*
Centre Pompidou – 17 au 20 octobre

Daria Deflorian / Antonio Tagliarini / *Quasi niente*
Théâtre de la Bastille – 23 au 31 octobre

tg STAN / *Après la répétition*
Théâtre de la Bastille – 25 octobre au 14 novembre

Alexander Zeldin / *LOVE*
Odéon-Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier – 5 au 10 novembre

Marion Siéfert / *Le Grand Sommeil*
La Commune Aubervilliers – 7 au 17 novembre
La Ménagerie de verre – 20 au 22 novembre

Tiago Rodrigues / *Sopro*
Théâtre de Chelles – 9 novembre
Théâtre de la Bastille – 12 novembre au 8 décembre

Silvia Costa / *Dans le pays d'hiver*
MC93 – 9 au 24 novembre

Julien Gosselin / *Joueurs, Mao II, Les Noms* de Don DeLillo
Odéon-Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier –
17 novembre au 22 décembre

Géraldine Martineau / *La Petite Sirène* d'après Hans Christian Andersen
Comédie Française / Studio Théâtre – 17 novembre au 6 janvier

***Takahiro Fujita** / *Jetons les livres, sortons dans la rue*
Maison de la culture du Japon à Paris – 21 au 24 novembre

***Hideto Iwaï** / *Wareware no moromoro (nos histoires…)*
T2G – Théâtre de Gennevilliers – 22 novembre au 3 décembre

Maxime Kurvers / *Naissance de la tragédie*
La Commune Aubervilliers – 23 novembre au 5 décembre

Claude Régy / *Rêve et Folie* de Georg Trakl
Nanterre-Amandiers – 1er au 16 décembre

Tiago Rodrigues / *By Heart*
Espace 1789 / Saint-Ouen – 5 décembre

Émilie Rousset / Louise Hémon / *Rituel 4 : Le Grand Débat*
Théâtre de la Cité internationale – 10 au 15 décembre

Talents Adami Paroles d'acteurs / Joris Lacoste / *Noyau ni fixe*
Atelier de Paris / CDCN – 11 au 15 décembre

Sylvain Creuzevault / *Les Tourmentes*
MC93 – 12 au 22 décembre

Toshiki Okada / *Pratthana – A Portrait of Possession*
Centre Pompidou – 13 au 16 décembre

Robert Lepage / *Kanata*
Théâtre du Soleil – 15 décembre au 17 février

DANSE

>>> Portrait Anne Teresa De Keersmaeker

Échelle Humaine
Lafayette Anticipations – 15 au 23 septembre

Anne Teresa De Keersmaeker / *Fase, Four Movements to the Music of Steve Reich*
Centre Pompidou – 19 au 22 septembre

Anne Teresa De Keersmaeker / *Slow Walk*
Paris – 23 septembre

Anne Teresa De Keersmaeker / *Rosas danst Rosas*
Espace 1789 / Saint-Ouen – 28 septembre
Théâtre Jean Vilar / Vitry-sur-Seine – 30 septembre
Théâtre-Sénart – 2 octobre / !POC! / Alfortville – 4 octobre
Théâtre du Fil de l'eau / Pantin / Avec le CND Centre national de la danse – 6 et 7 octobre / Le CENTQUATRE-PARIS – 10 au 13 octobre

Anne Teresa De Keersmaeker / *La Fabrique*
CND Centre national de la danse – 6 et 7 octobre

Anne Teresa De Keersmaeker / *Achterland*
Maison des Arts Créteil / Avec le Théâtre de la Ville – 16 au 18 octobre
Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines – 20 décembre

Anne Teresa De Keersmaeker / *Verklärte Nacht*
Théâtre de la Ville – Espace Cardin – 18 au 24 octobre

Anne Teresa De Keersmaeker / Alain Franco / Louis Nam Le Van Ho / *Zeitigung*
Théâtre des Abbesses – 10 au 18 novembre

Anne Teresa De Keersmaeker / Jean-Guihen Queyras / *Mitten wir im Leben sind / Bach6Cellosuiten*
Grande salle Pierre Boulez – Philharmonie de Paris / Avec le Théâtre de la Ville – 17 au 19 novembre

Anne Teresa De Keersmaeker / Ictus / *Vortex Temporum*
MC93 – 22 au 24 novembre

Anne Teresa De Keersmaeker / Salva Sanchis / *A Love Supreme*
Espace 1789 / Saint-Ouen – 23 novembre
Théâtre de Rungis – 6 décembre
Pôle culturel La Lanterne / Rambouillet – 14 décembre
Théâtre Firmin Gémier – La Piscine / Châtenay-Malabry – 15 et 16 décembre
Théâtre du Beauvaisis – 18 décembre
Théâtre des Louvrais / Pontoise – 20 et 21 décembre

Anne Teresa De Keersmaeker / tg STAN / *Quartett*
Centre Pompidou – 28 novembre au 1er décembre

Anne Teresa De Keersmaeker / Ictus / *Rain (live)*
La Villette, grande halle / Avec le Théâtre de la Ville – 6 au 8 décembre

Saburo Teshigawara / *The Idiot*
Chaillot – Théâtre national de la Danse – 27 septembre au 5 octobre

Takao Kawaguchi / *About Kazuo Ohno – Reliving the Butoh Diva's Masterpieces*
Théâtre de la Ville – Espace Cardin – 2 au 5 octobre

Ola Maciejewska / *Dance Concert*
Centre Pompidou – 3 au 6 octobre

Bruno Beltrão / *Inoah*
Le CENTQUATRE-PARIS – 6 au 10 novembre
Théâtre Louis Aragon / Tremblay-en-France – 13 novembre

Noé Soulier / *Les Vagues*
Chaillot – Théâtre national de la Danse – 14 au 17 novembre

Bouchra Ouizguen / *Jerada*
Centre Pompidou – 15 au 18 novembre

Lia Rodrigues / *Fúria* (titre provisoire)
Chaillot – Théâtre national de la Danse – 30 novembre au 7 décembre
Le CENTQUATRE-PARIS – 12 au 15 décembre

MUSIQUE

>>> Portrait Claude Vivier

Claude Vivier / Alban Berg / Pascal Dusapin / Gustav Mahler
Radio France / Auditorium – 27 septembre

Claude Vivier / Clara Iannotta
Théâtre de la Ville – Espace Cardin – 8 octobre

Claude Vivier / Tristan Murail / Gustav Mahler
Radio France / Auditorium – 25 octobre

Claude Vivier / Gérard Grisey
Cité de la musique – Philharmonie de Paris – 16 novembre

Claude Vivier / Peter Sellars / *Kopernikus, un rituel de mort*
Théâtre de la Ville – Espace Cardin / Avec le Théâtre du Châtelet – 4 au 8 décembre / Nouveau théâtre de Montreuil – 17 au 19 décembre

Karlheinz Stockhausen / *Inori*
Grande salle Pierre Boulez – Philharmonie de Paris – 14 septembre

Clara Iannotta / Pierre-Yves Macé / Helmut Lachenmann
Cité de la musique – Philharmonie de Paris – 26 octobre

Invitation à David Christoffel
Théâtre des Abbesses – 14 novembre

Enno Poppe / *Rundfunk*
Théâtre des Bouffes du Nord – 26 novembre

CINÉMA

Naomi Kawase / Isaki Lacuesta, cinéastes en correspondance / Rétrospectives et installations
Centre Pompidou – 23 novembre au 6 janvier

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS
47e édition

156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com